

---

## Le Caire. Entretien avec Edward Said

**Edward W. Said**

Traducteur : Emmanuel de Morati

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/379>

DOI : 10.4000/elh.379

ISSN : 2492-7457

### Éditeur

CNRS Éditions

### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 77-85

ISBN : 978-2-35698-024-3

ISSN : 1967-7499

### Référence électronique

Edward W. Said, « Le Caire. Entretien avec Edward Said », *Écrire l'histoire* [En ligne], 7 | 2011, mis en ligne le 01 octobre 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/379> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.379>

---

Tous droits réservés

# Le Caire d'Edward Said\*

présenté par Dominique Combe  
traduit de l'anglais par Emmanuel de Morati

**P**ROFESSEUR DE LITTÉRATURE COMPARÉE à l'université Columbia, éditorialiste dans les plus grands journaux américains, auteur maintes fois récompensé pour des essais traduits dans le monde entier – *Orientalism* (1978), *Culture and imperialism* (1993), *Reflections on exile* (2000), *Humanism and democratic criticism*<sup>1</sup> (2004) –, *Edward W. Said (1935-2003)* incarne par excellence la figure gramscienne de l'« intellectuel organique ». Critique littéraire et musical formé par la fréquentation des classiques du « canon » occidental, de Jane Austen à Joseph Conrad, de Flaubert à Tchekhov, lecteur de Gramsci et de Foucault aussi bien que de Vico et d'Auerbach, Said a été considéré comme l'initiateur de la théorie postcoloniale, dans le prolongement des cultural studies. L'Orientalisme montre comment le discours des écrivains et des savants européens depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle a proprement « créé » l'Orient et, par là, contribué au projet colonial. Ce livre célèbre, hautement controversé, constitue aujourd'hui encore un passage obligé pour toute réflexion sur les rapports entre Orient et Occident, mais aussi sur les mécanismes de la domination symbolique. Dans ses travaux sur la littérature et la musique, inséparables du politique, et dans de nombreux essais proprement politiques, Said n'a cessé de réfléchir à l'histoire et à l'avenir du monde arabe dont il était lui-même issu, comme Palestinien élevé entre Jérusalem et Le Caire. Palestinien aux États-Unis, Américain au Proche-Orient, protestant et anglophone, Said est « out of place », selon le titre des mémoires publiés en 2000<sup>2</sup>. Revenant sur sa jeunesse au Caire, il interroge la condition d'un intellectuel arabe en exil, « entre deux mondes ».

\* Extrait de Edward W. Said, *Power, Politics and Culture. Interviews with Edward W. Said*, édit. Gauri Viswanathan, New York, Pantheon Books, 2001, p. 118-126; publié avec l'aimable autorisation de l'éditeur. Le titre de l'extrait a été choisi par la rédaction d'*Écrire l'Histoire*.

1. *L'Orientalisme*, trad. Catherine Malamoud, Éd. du Seuil, 1980; *Culture et impérialisme*, trad. Paul Chemla, Fayard, 2000; *Réflexions sur l'exil*, trad. Charlotte Woillez, Actes Sud, 2008; *Humanisme et démocratie*, trad. Christian Calliyannis, Fayard, 2005.

[NDLR]

2. *À contre-voie. Mémoires*, trad. Brigitte Caland et Isabelle Genet, Le Serpent à plumes, 2002. [NDLR]

*Dans un très long entretien avec deux anciens étudiants – parmi les nombreux qu’il a donnés, pour les journaux et les télévisions du monde entier –, Edward Saïd évoque ici ses souvenirs de l’Égypte coloniale et de la ville du Caire, qu’il a quittée en 1951 pour poursuivre ses études aux États-Unis.*

*Dominique Combe*

**Edward, pourrais-tu nous parler du Caire et de son importance culturelle et politique pour ton éducation et le fondement de ta pensée de la ville ?**

Si j’évoque le passé récent plutôt que mes premières années, pour quelqu’un qui, comme moi, a passé beaucoup de temps dans des grandes villes occidentales, surtout New York, mais aussi Londres et Paris, Le Caire m’a toujours semblé être la grande alternative. Cependant, en arrière-fond, il y a aussi cette image de mégapole de la Méditerranée orientale, que je n’ai pas complètement assimilée et dont je crois avoir d’abord pris conscience comme d’une sorte d’antithèse d’Alexandrie. En littérature comme dans ma propre vie, Alexandrie était le lieu où l’on allait comme vers une fenêtre sur l’Europe, du fait de la présence des communautés étrangères, d’un grand nombre de Grecs, de Français, d’Italiens, d’Arméniens et de Juifs. Je les voyais tellement comme des gens d’Alexandrie qu’aujourd’hui encore je m’étonne qu’il y ait des Grecs en Grèce, des Italiens en Italie, etc. Et bien sûr, en termes littéraires, Alexandrie est une ville qui éveille beaucoup plus de résonances en Occident que Le Caire. Mais je ne me suis jamais senti très à l’aise avec Alexandrie. Elle ne me semblait pas

avoir l’espèce d’énergie et d’harmonie physique et informelle qu’avait le Caire. Ainsi, j’avais ce sentiment que Le Caire était une alternative, *mon* alternative.

Et puis, Le Caire, si je poursuis ma réflexion, se décompose en deux villes. D’une part, la ville ancienne, la cité du Sphinx, des Pyramides, avec toute cette dimension pharaonique soulignée par l’intérêt de l’Occident moderne pour l’Égypte, particulièrement depuis Sadate. Sadate avait délibérément mis cet aspect en avant en envoyant l’exposition Toutankhamon aux États-Unis, isolant ainsi, en quelque sorte, l’Égypte ancienne, faisant de l’Égypte, d’une façon nouvelle, un produit de consommation de masse pour l’Occident. Mais il y a aussi l’autre ville, qu’il est impossible de s’approprier dans sa totalité, vague et incohérente pour les étrangers, mais très, très claire dans mon esprit, renfermant l’expérience anticoloniale des Islamiques, des Arabes, des Africains, une expérience qui n’a jamais été vraiment accessible pour l’Occident. Cependant, à l’intérieur même de cette ville-là, on pourrait séparer la ville coloniale du corps principal et distinguer une localité beaucoup plus petite, plus individualisée, composée de lieux comme, par exemple, Zamalek, l’île où j’ai grandi, enclavé

essentiellement européenne où vivaient des familles comme la mienne : levantines, coloniales, minoritaires, privilégiées. Et puis, il y a d'autres secteurs du Caire, comme Garden City, où se trouvaient les ambassades, dont l'ambassade britannique, centre d'un pouvoir perçu comme le contrepois du palais pendant les années de l'occupation britannique, des années 1880 à 1952. L'ambassadeur britannique était la grande figure locale, « *High Commissioner* » dont l'incarnation était Lord Cromer. Et puis tous ces gens qui s'opposaient au mouvement nationaliste égyptien. Et, bien sûr, il y avait aussi Le Caire islamique arabe, avec sa riche culture populaire, dans les quartiers de Gamaliya, Shubra, Boulaq, Ataba ou Bab el-Louk.

Une autre chose dont je ne me suis aperçu que récemment, depuis une quinzaine d'années environ, c'est le puissant mouvement intellectuel, localisé au Caire, qui pose la question de l'identité culturelle égyptienne transmise par l'histoire. Il existe sur ce sujet une littérature que je ne connais que depuis peu de temps également. L'une des figures importantes de ce discours est Hussein Fawzi, un géographe qui fut plus tard, je crois, recteur de l'université d'Alexandrie. Anouar Abdel-Malek fait un usage très ingénieux de Fawzi dans *Égypte, société militaire*<sup>3</sup>. Je suis aussi tombé l'autre jour sur le livre d'un parlementaire égyptien, Milad Hanna, qui développe égale-

ment l'idée d'une personnalité et d'une culture égyptiennes différentes de l'Égypte telle que la connaît l'Occident, d'un cheminement de pensée poursuivi en silence pendant des siècles. On accorde une importance primordiale à l'intégrité et à la particularité de la culture égyptienne et à l'Égypte elle-même, en les séparant de l'environnement arabe. Cette rhétorique est en partie le produit d'une réaction xénophobe contre l'arabisme de l'époque de Nasser, ce dernier étant le dirigeant qui a fait de l'Égypte le point focal du monde arabe. Il y a un refus de cela dans la littérature à laquelle je fais allusion, mais ce n'est pas tout.

Revenons aux premières années de ma découverte du Caire : j'y ai grandi, j'y ai passé une grande partie de ma jeunesse, mais, bizarrement, jamais je ne me suis vraiment senti égyptien. Et c'est l'une des perversités de cette ville qu'elle vous permet d'y être un étranger sans que vous vous sentiez en aucune façon discriminé, sans que vous sentiez ce qui pourrait être l'hostilité d'une identité culturelle xénophobe, profondément enfouie et secrète. Je n'ai jamais senti *cela*, mais en même temps j'ai toujours senti que je n'étais *pas d'ici*. Non pas parce que c'était le cas, mais parce que, au Caire, on ressentait la présence d'un système de culture populaire très complexe, ce sens que les mots « Le Caire » et « Égypte » transmettent. Je n'en ai jamais fait partie, même si j'en

3. Éd. du Seuil, 1962. [NDLR]

étais proche et le suis resté. C'est très particulier. J'ai toujours voulu savoir comment ce système s'inscrivait dans le langage, dans la version cairote du dialecte égyptien. Il apparaît au cinéma et, plus tard, dans les téléfilms, à la radio, dans les articles de journaux, et même dans la littérature populaire locale, qui, au fil des ans, m'est devenue familière.

Ce que j'essaie d'exprimer, c'est l'étrange paradoxe de cette ville : elle est d'abord une grande métropole, une grande alternative à la civilisation urbaine de l'Occident et à ses richesses, et aussi une alternative à Alexandrie, la cité levantine par excellence ; pourtant, et c'est très impressionnant, Le Caire est une ville qui ne vous donne pas le sentiment d'une totalité achevée. En d'autres termes, il y a une espèce de relâchement au Caire – du moins dans la façon dont je l'ai appréhendé – qui permet à toutes sortes d'identités de cohabiter paisiblement au sein d'un ensemble. C'est une idée vague, mais c'est vraiment ce que l'on ressent. Toutes sortes de parcours historiques, de récits et de situations se rencontrent et coexistent d'une manière que je qualifierais de « naturelle ». Pour moi, c'est cela qui définit le plaisir citadin ; elle n'est pas semblable à Paris, ville rigoureusement planifiée comme centre d'un empire, ni à Londres, avec ses monuments proprement disposés : c'est plutôt une ville qui offre un réseau de relations pacifiques au milieu d'itinéraires historiques inachevés, partiellement disparus, concurrents, se contestant, et pourtant

vivant d'une manière qui me paraît fascinante. Le Caire en est venu à symboliser à mes yeux une façon beaucoup plus attrayante de regarder l'Histoire : non pas comme quelque chose que l'on classe soigneusement en catégories, que l'on gère par des systèmes d'intégration et des processus totalisants, mais plutôt comme un inventaire qui peut se reconstituer. Le Caire demande un certain effort de reconstruction. Je vais vous donner un exemple.

Récemment, j'étais au Caire, en train d'écrire un texte sur Tahia Carioca, une célèbre danseuse du ventre. J'avais besoin de documentation pour écrire cet article. Je voulais des photos. Où trouver des photos ? La femme en question, Tahia Carioca, venait de divorcer. Son dernier mari, de trente ans plus jeune qu'elle, l'avait quittée et, dans la foulée, avait embarqué tout ce qu'elle avait. Elle vivait toute seule dans un petit appartement, et, apparemment, il avait emporté tous ses films, ses portraits et ses photos. Elle n'avait rien. Je me suis donc rendu au centre des archives cinématographiques, au sud du Caire, avec une amie cinéaste, une Libanaise qui fait des documentaires. L'expérience que je vais raconter ne pouvait se produire qu'au Caire. Nous y sommes donc allés ensemble. Nous entrons dans ce local, dans un immeuble des quartiers sud proche des anciens bureaux de mon père, et je dis que je cherchais des documents sur les films de Tahia Carioca. Je savais par Tahia qu'elle avait tourné dans 190 films – c'est beaucoup ! –, et je décou-

vre que, littéralement, rien n'avait été conservé, sur aucun support. J'avais téléphoné auparavant pour demander quelles archives étaient disponibles, mais la femme qui m'avait mis quelque chose de côté était partie visiter une amie à l'hôpital et le dossier était dans son tiroir verrouillé, je ne pouvais donc pas y accéder. Je dis alors :

– Ces documents doivent bien venir d'un plus gros dossier !

L'homme qui était là me proposa d'aller voir à la bibliothèque. Nous y descendons. Elle fait à peu près la taille de la mienne ici [aux États-Unis]. Mon guide dit :

– C'est ici. C'est là que sont les livres.

– Comment faire pour retrouver dans quels films elle a tourné ?

– Que voulez-vous dire ? Un genre de liste ?

– Non, un catalogue avec une filmographie.

Il ne savait pas. Il avise une dame qui paraissait être la bibliothécaire. Je lui demande :

– Avez-vous une liste des films ?

– Des films de quoi ?

– Des films comme, par exemple, le célèbre *Le bet il sit de Tahia*.

– Non, non, ce n'est pas comme ça que nous faisons.

– Bon, alors comment faites-vous ?

– Nous avons une liste des films réalisés en Égypte.

– Bien ! Pourrions-nous l'avoir ?

– Nous allons seulement jusqu'à 1927.

Et elle me donne le volume. Il est composé

d'une façon totalement aléatoire. Je me tourne alors vers l'homme (celui qui m'avait reçu), qui semblait savoir qui j'étais :

– Quelle est votre fonction ?

– Je suis critique de cinéma et je travaille ici.

– Vous avez des photos ?

– Oui, je crois que j'ai une photo de Tahia.

Il dit qu'il faisait une étude sur les adaptations au cinéma des romans de Mahfouz. Il file alors dans son bureau et sort une liasse d'une soixantaine de photos ; nous commençons à les feuilleter et, finalement, nous en trouvons une. Apparemment, Tahia avait tourné dans un film tiré de l'un des romans de la maturité de Mahfouz ; il avait donc une photo d'elle dans son tiroir.

– Quel est le titre de ce film ?

Il ne savait pas. Il retourne la photo. Il y avait quelques notes au dos – dont sans doute le titre du film –, mais il n'arrivait pas à relire sa propre écriture. Il dit qu'il rechercherait.

– Quand le film a-t-il été tourné ?

Mais il ne savait pas non plus.

Ce que je percevais, c'était une sorte de routine désordonnée et de complète nonchalance. Comment se faisait-il qu'il ne savait rien de ce que je lui demandais ? C'est la situation dans laquelle vivent les gens, ici. Si l'on veut ressusciter et reconstruire l'histoire du Caire, c'est sans doute possible. La preuve en est que la femme qui m'accompagnait, la dame libanaise, qui était très fâchée que je n'obtienne pas ce que je voulais, retourna par la suite aux archives et passa une

journée à travailler pour moi, avec beaucoup de gentillesse. Elle établit une liste de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix films de Tahia et me la donna. Tout cela écrit à la main. Il n'y avait pas d'ordinateur. Mais presque tout était là, on *sentait* que c'était là. Le problème, c'est de le retrouver, et ça, c'est plus ou moins une recherche personnelle, parce que le projet social et collectif d'élaborer, disons une histoire officielle du cinéma égyptien – qui pourtant était, jusqu'à un passé récent, l'expérience cinématographique centrale de tout le monde arabe – n'existe tout simplement pas. C'est impossible. L'infrastructure et l'organisation ne sont pas là. Ce qui existe, ce sont des initiatives individuelles reliées les unes aux autres, entreprises pour des raisons diverses mais sur la base d'intérêts communs.

**C'est une sorte d'entropie sans perception de la dégradation.**

Sans perception de la dégradation, non. Je la sentais parce que je viens d'ici [des États-Unis] et que j'avais des échéances à respecter et ce genre de choses, mais, dans l'économie de la ville, ce n'est pas comme cela que ça marche.

**Et en ce qui concerne la collectivité, la collectivité politique, par exemple ?**

Il y a toute sortes de collectivités qui sont en interaction, en interdépendance, et parfois, j'ima-

gine, en concurrence. Bien sûr, beaucoup sont basées sur les syndicats. Après tout, l'Égypte est moderne, et Le Caire est une ville très moderne sur beaucoup de plans, beaucoup plus développée que tout autre lieu du monde arabe. Il y a une conscience affirmée des groupes et des intérêts syndicaux : les gens du cinéma, les groupes d'écrivains, les avocats, et ainsi de suite jusqu'aux divers groupes professionnels et aux artisans ; certains ont une histoire millénaire derrière eux. En transversale, il y a les groupes islamiques, plus récents, qui ont leur propre infrastructure, leur propre économie, leurs propres organisations sociales, politiques, éducatives, etc. Et puis, vous avez les corps d'État, les institutions officielles et l'univers du pouvoir, l'Assemblée et le parti au pouvoir avec son congrès. J'imagine que vous avez aussi, au niveau local, des groupes qui sont parfois identifiés depuis des centaines d'années dans les quartiers du Caire. Prenons l'exemple de Khan el-Khalili. Quelqu'un que je connais très bien aujourd'hui en Égypte est un romancier, un jeune disciple de Mahfouz, qui s'appelle Gamal Ghitany. Comme Mahfouz, il décrit un quartier du Caire appelé Gamaliya dans des livres comme *Ṣaymi Barakat*<sup>4</sup>. Il y a toute une littérature et une conscience de quartier, lequel est lui-même une collectivité – les cafés, le cordonnier, l'étameur de cuivre –, une communauté professionnelle d'artisans. Tout cela existe et fonctionne. Comment ces

4. Gamal Ghitany, *Ṣaymi Barakat*, trad. Jean-François Fourcade, Éd. du Seuil, 2003. [NDLR]

collectivités s'articulent, je n'en ai aucune idée, mais elles fonctionnent, et l'on peut voir qu'elles ont leur place dans l'économie de la ville. Bien sûr, dominant tout, il n'y a pas seulement Al-Azhar et la mosquée Sayidna Hussein, mais aussi des constantes comme le lien de dépendance entre l'État et les ambassades des puissances occidentales. Vous avez la relation de dépendance impériale, et puis vous avez ce vaste et complexe réseau de connexions qui existe au Caire aux niveaux local et régional. Et enfin, en transversale, les Islamiques et les différents partis d'opposition, avec les diverses fraternités soufies. C'est quelque chose d'extraordinaire à observer.

Ce qui est un peu plus difficile pour moi, c'est la langue, l'arabe, particulièrement l'arabe parlé. Pour moi – c'est peut-être une déformation de ma part, parce que j'ai d'abord entendu la langue avant de savoir lire, de savoir la lire –, la langue du Caire, qui est un dialecte parlé, est une spécificité du Caire. Elle est extrêmement éloquente, très concise, claire. Elle est totalement différente de tout autre dialecte arabe. Et, dans un certain sens, c'est une sorte de *lingua franca*, parce que la radio, le parler familier des *talk-shows*, la télévision, le cinéma surtout, qui ont pénétré dans l'ensemble du monde arabe, parlent tous ce dialecte. Cela me fait penser à une sorte de monnaie commune connectée à la langue hiératique du Coran et à l'Islam, religion d'État. Le dialecte du Caire est aussi lié à l'histoire littéraire arabe, et plus particulièrement à la tradition de l'Égypte, qui a sa

propre tradition littéraire, ses grands auteurs, ses modèles, particulièrement dans la période moderne. Que Mahfouz reçoive le prix Nobel a été très important pour moi, sur le plan émotionnel. Il est l'un des sommets de cette complexe configuration urbaine qu'est Le Caire et qui a joué un rôle considérable, non seulement dans le monde arabe, mais dans mes propres explorations souterraines de la culture moderne.

**Pour rester sur le sujet du Caire, pourrais-tu nous parler du roman autobiographique que tu écris sur ta jeunesse ?**

Je l'ai pensé comme une note biographique, et je viens de signer un contrat. Mais ce qu'il sera finalement, je ne suis pas encore vraiment en mesure de le dire. Ce texte n'existe que comme œuvre en chantier, ce n'est pas quelque chose que je peux facilement décrire. Mais ce sera certainement une tentative pour, disons, retrouver des échos de l'imaginaire et de la fiction. Beaucoup découlera du fait que, pour toutes sortes de raisons qui tiennent à ma scolarité, à ma famille, aux restrictions, à un sentiment d'appartenance et à certains comportements, la plus grande part de mon enfance a été marquée, dans un certain sens, par un élément implicite, une sorte de participation inconsciente, qui m'ont conduit dans les avenues coloniales et m'ont finalement porté dans ce pays [aux États-Unis]. Il y avait un constant amenuisement du système anglais dans le champ culturel occidental. Ce que j'essaie de

faire en ce moment, c'est, en partie, de revenir sur le passé et de tenter de dévoiler des choses que je ne connaissais pas, pour voir si c'est possible, et je ne peux le faire qu'au travers de suppositions, d'efforts de mémoire et d'imagination. L'aspect intéressant de ce projet, c'est la discipline que je me suis imposée en l'écrivant : je ne veux pas que ce soit un livre qui retrouve déjà dans ces années-là une maturité politique ou un programme politique qui sont les miens aujourd'hui, si vous voyez ce que je veux dire. Ce n'est pas ce que je veux faire. Je veux essayer de parler de l'axe Le Caire-Jérusalem-Beyrouth, qui est celui où j'ai grandi, d'une façon pré-politique dans laquelle cependant toutes les réalités politiques actuelles soient déjà présentes sous une forme figurée ou implicite, en suspension.

**Pourrais-tu nous parler de ta perception du nassérisme quand tu étais jeune ? À quel point était-elle lucide ?**

Ce n'est que relativement tard que je me suis intéressé au nassérisme en tant que tel. Nasser est arrivé au pouvoir après que j'ai quitté l'Égypte pour aller en pension aux États-Unis. J'ai donc toujours vu le nassérisme à travers le prisme de quelqu'un qui était à l'écart de la société. Ma famille est restée en Égypte bien après 1952, mais, par exemple, la révolution de 1952 a eu lieu alors que j'étais ici, dans ce pays [les États-Unis], si bien que j'ai toujours appréhendé Nasser au travers de ses discours, de ses exploits

tels que les rapportaient les médias occidentaux. Ici, il était bien sûr universellement condamné, on se lamentait. Mon expérience du nassérisme était, pourrait-on dire, indirecte et légèrement distanciée par une idéologie politique inspirée, dans un certain sens, par Nasser. C'est en fait ce que Nasser a introduit non seulement dans la vie des peuples du Moyen-Orient, mais dans ma propre vie. Quand je regarde en arrière, c'est fascinant pour moi de penser à ma relation aux premières années du nassérisme, disons de 1953 à 1960, qui furent les dernières années où j'ai continué d'aller en Égypte – entre 1960 et 1975, pendant quinze ans, je n'y ai pas mis les pieds une seule fois.

Pendant les années 1955-1960, Nasser fit voter les lois de nationalisation, qui affectèrent directement les affaires de ma famille. L'une des cibles affichées du « socialisme arabe » de Nasser était la classe des commerçants étrangers à laquelle mon père appartenait et dont il était l'un des piliers importants. Nasser suscita une espèce d'anxiété, de peur, dont j'étais imprégné du simple fait que j'étais près de mon père. Celui-ci était très préoccupé par les nouveaux projets visant à restreindre les échanges, le commerce, les activités financières, toutes choses dans lesquelles il était très impliqué. Et moi, d'une façon très émotionnelle et spécieuse, je magnifiais ça en une crise de toute la société. Mais l'une des choses intéressantes apparues au cours des trente dernières années – en vérité depuis la fin des an-

nées soixante-dix, et de façon plus marquée ces deux dernières années, quand je suis revenu en Égypte –, c'est que je suis parvenu à abandonner progressivement cette idée artificielle de société en crise et à voir de tout autre manière ce qui lie Nasser et l'Égypte.

Il y a maintenant toute une littérature en Égypte sur la police secrète de Nasser, que je percevais comme me menaçant personnellement, d'une manière qui me faisait me sentir très vulnérable. Je me voyais comme une victime passive et isolée, objet de la répression de Nasser. Et je n'avais pas encore découvert le nombre de mes relations qui avaient été jetées en prison. L'un de mes plus proches amis, à qui j'ai dédié *The Question of Palestine*, a été tué en 1960 ou 1961. Il était membre du Parti communiste et a été battu à

mort par la police secrète de Nasser. Sous Nasser, j'avais donc une relation très complexe, marquée par beaucoup d'allers et retours, avec Le Caire en tant que, disons, centre de l'Égypte. J'étais relativement peu renseigné sur ce qui se passait. Je voyais alors Nasser – même en l'admirant en tant que grand leader arabe – à travers le prisme des intérêts de ma famille ; maintenant, je vois bien qu'il y avait là une sorte de névrose que je ne savais pas gérer. Tantôt je m'inquiétais du sort de ma famille, tantôt je faisais de Nasser une sorte de figure surhumaine, image du nationalisme arabe et de son défi à l'Occident et à l'impérialisme ; rien de cela n'était absolument exact, bien sûr. La réalité était que Nasser était en tension constante avec sa propre société, et cela, je ne l'ai vu que beaucoup plus tard.